

DOSSIER DE PRESSE

Esprit urbain

Avec Bruno Barbey, Édouard Boubat, Chervine, Thierry Cohen, Stéphane Couturier, Dinah Diwan, Jérôme Dubois, Michael von Graffenried, Gail Halbert Halaban, Léon Herschtritt, Simone Kappeler, Algimantas Kezys, Thomas Klotz, Youcef Krache, Jason Langer, Marc Riboud, Kourtney Roy, Stephen Shames, Takeshi Shikama, Louis Stettner, Arthur Tress

Exposition	28.10.2021 – 18.12.2021
Vernissage	Jeudi 28 octobre 2021, de 18h à 21h 36, rue Falguière – 75015 Paris

Texte :
Elisa Bernard

« La ville existe en masse et se disperse en grains, en graminées, mais ce qui lève et relève ces grains, les bat, les fait tourner, c'est la palpitation lumineuse des êtres qui la parcourent, ce sont les parcours eux-mêmes. »

Jean-Christophe Bailly

Chacune des œuvres de l'exposition « Esprit urbain » est l'un de ces grains dont parle Jean-Christophe Bailly. Un réceptacle de potentialités en germe, qui sont autant d'expériences de la ville prêtes à éclore.

À travers les œuvres de vingt-et-un artistes, cette exposition pose la question de ce qu'est la « vie » d'une ville. Qu'elle soit panoramique ou parcellaire, l'image de l'espace urbain est constamment investie d'une charge vitale, même quand l'humain s'y soustrait.

La ville est un corps, avec son système nerveux et ses membres, qui, comme chaque être, est parcouru par l'étonnant paradoxe d'être habité par la stabilité et la mouvance, l'identité et le changement. Elle est pluralité, communauté de destins et soumise aux aléas des vies qui l'habitent.

C'est dans cette confrontation à cet autre qu'est l'espace urbain que s'inscrivent les œuvres exposées. Qu'elle soit décor ou sujet de l'œuvre, la ville est cette masse aux contours flous et insaisissables à laquelle nous sommes confrontés, y compris les non citadins. Car la ville contemporaine déborde et ne cesse de se propager selon une logique agglutinante.

Le parcours de l'exposition « Esprit urbain » s'articule ainsi autour d'œuvres qui saisissent les différentes façons d'être d'une ville. De Beyrouth, à New York, en passant par Paris, Séoul et Alger, les villes se racontent et nous font entrevoir ce qui les anime.

La ville devient ainsi un terrain de jeu pour adolescents frondeurs, sous l'objectif de Stephen Shames à New York, et pour de jeunes enfants immortalisés par Édouard Boubat dans un jardin parisien.

Elle fait rêver en grand lorsqu'elle est contemplée avec grâce par Louis Stettner. D'autres fois, elle est dans l'attente, en retrait, laissant ses habitants surgir timidement de l'opacité urbaine, à l'image des scènes de rue capturées par Chervine.

Dans les œuvres de Dinah Diwan, la ville est cette-fois bricolée et adopte les contours d'une cartographie émotionnelle.

Donner la possibilité à la ville de se raconter signifie également laisser s'exprimer sa confrontation avec la radicalité de l'architecture. Qu'ils deviennent des motifs picturaux chez Stéphane Couturier et Youcef Krache, ou qu'ils dentellent le ciel et le bitume chez Jason Langer et Algimantas Kezys, les bâtiments construisent la syntaxe de l'espace urbain.

D'autres artistes, à l'instar de Kourtney Roy et Michael von Graffenried, ont souhaité montrer la ville comme le théâtre de situations absurdes, dans lesquelles l'humain est en décalage avec l'urbanité qui l'entoure.

L'entrée dans ce qui fait palpiter une ville peut aussi se faire à l'échelle de fenêtres ou de grandes baies vitrées, comme c'est le cas dans les images voyeuristes de Gail Halbert Halaban.

L'image d'une ville peut aussi montrer ce qui ne se voit pas, comme lorsque Thierry Cohen saisit la pollution lumineuse qui masque les étoiles au-dessus de Paris.

D'autres fois, la ville laisse entrevoir la possibilité d'une fuite. Ces quelques instants suspendus, comme le montre Arthur Tress, semblent alors nous dire qu'il est possible d'échapper à son tumulte.

Jean-Christophe Bailly, *La phrase urbaine*, Paris, Seuil, 2013 :

La ville : derrière l'usage générique de ce nom se profile toujours plus ou moins et qu'on le veuille ou non le fantôme d'un idéal perdu, sans doute imaginaire, mais que tout geste de fondation tend à relancer. La cité grecques, fondatrice de la démocratie, de l'idée de démocratie, ou la ville médiévale qui, maquette d'elle-même, pouvait tenir dans le creux d'une main, offerte au Dieu omniprésent dont elle avait le temple en son sein, ou encore la ville classique en tant qu'elle fut le paradis et le paradigme de l'autoreprésentation, ou encore également la ville-caravansérail, l'oasis, la médina, la ville impériale au plan en damier de l'Extrême-Orient ancien... Dans tous les cas, avec ou sans murailles, selon leurs traits distincts et avec les conflits qui les travaillaient, les ruinaient parfois, de telles villes pouvaient être dites "la ville", c'est-à-dire une entité, une ponctualité, c'est-à-dire un corps, c'est-à-dire une limite, c'est-à-dire enfin, pour nous désormais, une légende.

Car la première chose que l'on puisse dire de la ville contemporaine, de la ville telle qu'elle vit et se déploie sous nos yeux, c'est qu'elle n'est pas ainsi, qu'elle n'est plus une unité intégralement composée, qu'elle n'est plus un corps qui sent et perçoit sa limite. Engagé dès la révolution industrielle, ce mouvement d'illimitation et d'effacement des bords a pris depuis la Seconde Guerre mondiale, en s'accélégrant, la forme (si c'en est une — et là est toute la question) d'une fuite en avant.

En étendant sans cesse son emprise et jusqu'au-delà d'elle-même par les voies et les accès qui la relie aux autres villes, la ville en est venue, et ce n'est une nouvelle pour personne, à se perdre, mais comme on se perdrait dans un bois qu'on a soi-même planté.

Images disponibles
pour la presse



Kourtney Roy, *Manhole*, 2017
Baryta colour inkjet print
60 x 90 cm



Louis Stettner, *Promenade 1959*, 1959
Silver gelatin print
29,5 x 44,5 cm

L'utilisation des visuels est exclusivement réservée à la promotion de l'exposition
et valable jusqu'à sa date de clôture.

Mention obligatoire : © Kourtney Roy, courtesy Galerie Esther Woerdehoff
© Louis Stettner, courtesy Galerie Esther Woerdehoff

Images disponibles
pour la presse



Simone Kappeler, *Los Angeles, 18.7.1981*, 1981
Ilfochrome color print
80 x 120 cm



Gail Albert Halaban, *Chelsea, Manhattan, Penn South, Anita checking on Lou*, 2008
Pigment print
50,8 x 61 cm

L'utilisation des visuels est exclusivement réservée à la promotion de l'exposition et valable jusqu'à sa date de clôture.

Mention obligatoire : © Simone Kappeler, courtesy Galerie Esther Woerdehoff
© Gail Albert Halaban, courtesy Galerie Esther Woerdehoff